

Thucydide, au Ve siècle av. J.-C., avait attribué la guerre du Péloponnèse à la montée en puissance d'Athènes. les autres cités grecques s'étaient alors liguées autour de Sparte.

ndre comment la guerre totale a été possible en 1914-1918 :

RA se refuse à admettre la thèse de la culpabilité allemande. Il a été dès 1925 un partisan de la réconciliation. Il se rend alors à Genève, siège de la SDN.

Pourquoi la guerre a-t-elle duré ?

une militarisation de l'économie et de la société.

Réponse : la « surprise technique »

la conscription => des armées de masse et la production massive d'armements, permise par la RI.

La recherche des causes ne permet pas de mettre au ban de l'humanité des hommes et des nations criminels. Mais elle dégage clairement la signification de la guerre, à ses origines. Causes immédiates et causes profondes, en une large mesure, coïncident. Les motifs d'hostilité entre les diverses nations d'Europe étaient multiples et complexes. Les rapports de force les relations d'alliance excluaient les conflits partiels. L'ascension de l'Allemagne, dont la France redoutait l'hégémonie et la Grande-Bretagne la flotte de haute mer, avait suscité un groupement d'équilibre qui s'est donné pour défensif et que la propagande germanique dénonçait comme une tentative d'encerclement. Les deux camps s'inquiétaient l'un l'autre et tâchaient d'apaiser leurs craintes en s'armant. La multiplication des incidents alourdissait l'atmosphère et répandait la conviction d'une catastrophe prochaine. C'est à l'Est de l'Europe finalement que l'explosion se produisit, là où Russie et Autriche-Hongrie opposaient des intérêts contradictoires, là où le principe des nationalités achevait de ruiner l'empire ottoman et commençait à miner l'édifice, encore imposant, de l'empire austro-hongrois.

[...] En France comme en Allemagne, on comptait remporter des succès décisifs au cours des premières semaines. Les réserves de matériel et de munitions, accumulées pendant la paix, suffiraient, pensait-on, à entretenir la bataille et à remporter la victoire. Le résultat de ce singulier optimisme fut qu'en septembre, les entrepôts français ne possédaient plus que 120 000 coups de 75. En trente jours d'opérations, la moitié des stocks avait été consommée. Au mois d'octobre, si les réserves de paix n'avaient pas été épuisées des deux côtés presque au même moment, le manque de munitions aurait pu provoquer la décision vainement cherchée sur le terrain. Pendant les deux premières années on ne parvenait à ravitailler un calibre de canon qu'aux dépens des autres. Ce n'est guère qu'en 1917 que la production rejoignait à peu près les exigences, sans cesse croissantes, du champ de bataille. Au lieu de 50 000, 1 600 000 ouvriers travaillaient dans les établissements industriels pour la défense nationale, et encore faudrait-il ajouter les ouvriers qui, aux États-Unis, travaillaient directement ou indirectement pour la machine de guerre alliée. Les ministres et leurs conseillers militaires croyaient entreprendre une guerre « comme les autres », dont l'issue serait tranchée par quelques batailles d'anéantissement. Ils engageaient les peuples dans une longue épreuve d'usure. Entre l'anticipation et l'événement était intervenu ce que je propose d'appeler la « surprise technique ».

[...] La « surprise technique » a été l'aboutissement d'une évolution, dont les guerres de la Révolution et de l'Empire représente une étape décisive, sinon le point de départ. Les guerres nationales sont livrées par les peuples tout entiers et non plus par des armées professionnelles, elles ont pour enjeu non plus quelques intérêts dynastiques ou le sort d'une province, mais le destin de la collectivité ou de ses idéaux. À l'époque de la démocratie (c'est-à-dire de la conscription) et de l'industrie (c'est-à-dire de la production et de la destruction en série) elles tendent naturellement à s'amplifier en guerres totales. Ce qui demande explication, ce n'est pas que la guerre de 1914, étendue au continent entier par le jeu des alliances, soit devenue une guerre hyperbolique, c'est que le XIX^e siècle ait échappé aux conséquences jointes de la Révolution française et de la révolution industrielle.

[...] La guerre hyperbolique n'aurait pu être évitée que par une victoire-éclair de l'une ou l'autre partie. La bataille de la Marne écarta cette éventualité : le sort était jeté.[...] En raison d'un état, accidentel et transitoire, de la technique de combat, la guerre totale prit, surtout à l'Ouest, durant quatre années, le caractère d'une guerre de tranchées. Les moyens de défense l'emportaient sur les moyens d'attaque. On parvenait sans trop de peine, en accumulant une formidable puissance de feu, à pulvériser les premières lignes de l'ennemi. Mais le terrain conquis était à ce point bouleversé qu'il créait de lui-même un obstacle à la progression. Les défenses, improvisée par les renforts ennemis hâtivement amenés, arrêtaient l'attaque, à laquelle manquait le soutien d'une artillerie, paralysée par son manque de mobilité et les effets de son propre tir.

[...] La guerre totale, sous la forme qu'elle a prise de 1914 à 1918, batailles de matériel, stratégie d'usure, fronts fixes, fortifications de campagne, laissa aux peuples un souvenir d'horreur. Le sacrifice des dizaines de milliers de soldats pour la conquête de quelques kilomètres carrés, la vie inhumaine des tranchées, la supériorité écrasante et éclatante de la technique (armement, organisation, quantité) sur les vertus personnelles, tout contribuait à dissiper le romantisme ancestral du combat et à nourrir la révolte. Ou plutôt, la révolte, vieille comme l'humanité, contre la guerre, devait être multipliée par la révolte contre les machines de guerre, comparable aux premières révoltes des artisans contre les machines industrielles. Mais, aussi longtemps que la lutte se prolongeait, il fallait refouler cette révolte latente et entretenir l'enthousiasme.

La « surprise technique » est à l'origine de l'extension géographique et de l'amplification passionnelle de la guerre.